

Église du Christ de Strasbourg

35, Avenue de la Plaine des Bouchers



Dimanche 22 novembre 2015

Message du prédicateur:

Bienvenue à tous nos visiteurs !

Nous continuons aujourd'hui notre série sur 1 Corinthiens (15). Le thème du sermon sera : «De l'espoir face à la mort»

Gardons dans nos prières la santé de Véronique, Christophe qui a besoin d'un nouveau travail, mimi qui voyage et Marilèna avec son algodystrophie.

N'oublions pas ceux qui sont perdus, ceux qui étudient avec nous et ceux qui ont abandonné l'église.

Les tous petits auront classe avec Tammy.

Calendrier:

- **Dimanche 6 décembre:** Repas en commun (Agapes). N'oubliez pas d'inviter des amis et de ramener un plat.
- **Tous les jeudis:** Étude biblique chez Daniel et Tammy de 19h30 à 21h00. Elle sera exceptionnellement annulée ce jeudi.
- **Pour dimanche prochain:** lire 1 Samuel ch. 21 - 25



Un bienfaiteur anonyme

Le prédicateur Frédéric Oberlin (1740-1826), évangéliste et bienfaiteur du Ban de la Roche, en Alsace, se rendit un jour, à pied, de Strasbourg en un lieu assez éloigné ! Épuisé, il s'allongea au bord du chemin. Bientôt, il sombra dans un profond sommeil.

À son réveil et à sa surprise, un voiturier de passage le réconforta et lui proposa de l'emmener au prochain village.

En guise de remerciement, Oberlin lui tendit une pièce de monnaie. Mais le voiturier refusa net, arguant que, pour ce petit service, il n'accepterait rien.

-Eh bien, dites-moi au moins votre nom pour que je puisse prier pour vous !
- Je vois que vous êtes prédicateur. Dites-moi donc, comment s'appelait le Bon Samaritain ?

Bien sûr, Oberlin resta muet, car tout comme lui, il l'ignorait.

-Alors, conclut notre homme, permettez-moi aussi de ne pas vous dire mon nom. Et sur ce, il fouetta ses chevaux et poursuivit sa route.

« Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite... Et ton père qui voit dans le secret, te le rendra. »
Matthieu 6.3-4

Se réjouir pour son prochain:



Monsieur Muller et monsieur Wagner étaient tous deux sérieusement malades et partageaient une petite chambre dans un hôpital. La pièce suffisait à peine pour contenir leurs deux lits, mais elle avait une fenêtre qui donnait vers l'extérieur. Chaque après-midi les infirmières aidaient monsieur Muller à se relever et à s'asseoir sur son lit pendant une heure, conformément aux ordres du médecin. Grâce à cela, il pouvait évacuer les sécrétions qui s'accumulaient dans ses poumons. Par chance, son lit se trouvait du côté de la fenêtre. Monsieur Wagner, quant à lui, devait passer tout son temps allongé sur son dos. Il avait besoin de beaucoup de calme et de tranquillité pour se reposer. C'était aussi le cas de monsieur Muller. Voilà pourquoi, les infirmières les avaient placés ensemble dans une chambre au fond du couloir. Peu de visiteurs marchaient jusque là et aucun regard indiscret ne venaient troubler leur intimité. Mais ils n'avaient pas beaucoup d'opportunités de se divertir. Ils n'avaient pas le droit d'écouter la radio, de regarder la TV ou de lire. Ils devaient passer leurs journées au lit, paisiblement, en compagnie l'un de l'autre. Ils parlaient des heures durant, discutant de leurs familles, de leurs petits-enfants et de leurs vies. Ils se racontaient ce qu'ils avaient fait durant la guerre et les aventures qu'ils avaient vécues durant leurs vacances à l'étranger. Chaque après-midi, lorsque monsieur Muller se relevait et s'asseyait pour son traitement, il décrivait à son compagnon ce qu'il voyait par la fenêtre adjacente à son lit. Monsieur Wagner appréciait tellement ces moments qu'il anticipait ces instants. Apparemment, la fenêtre donnait vue sur un parc où il y avait un petit lac. Des canards, des cygnes y nageaient. Chaque jour, des enfants venaient les nourrir avec des miettes de pain et y faire flotter des petits navires à voiles. La main dans la main, de jeunes amoureux se baladaient dans les allées du parc. Ils s'embrassaient et se relaxaient sous l'ombre des arbres. Il y avait des fleurs, des pelouses, des personnes qui y jouaient au foot ou au frisbee. À l'horizon, au dessus des chênes et des hêtres, Monsieur Muller pouvait voir les magasins, les clochers des églises et la ville illuminée. Monsieur Wagner était attentif aux moindres détails de ce que Monsieur Muller lui décrivait. Il pouvait se représenter l'enfant qui jouait trop près du bord de l'eau et risquait de tomber dans l'eau du lac, les jolies robes que portaient les filles, les matchs de foot enthousiastes organisés sur les pelouses ou les chiens qui jouaient avec leurs maîtres. Ces récits l'obsédaient. Ils auraient tellement voulu voir ces choses de ses propres yeux. Un jour, alors que monsieur Muller racontait ce que des musiciens faisaient dans le parc, monsieur Wagner se demanda pourquoi les infirmières ne l'avaient pas mis côté de la fenêtre et le docteur ne lui avait pas prescrit le même traitement que son compagnon. Au début, il était un peu honteux de penser ainsi. Mais le plus il essayait de repousser cette idée, le plus elle prenait racine dans son cœur. En quelques jours, il fut rempli d'amertume. Il ne parvenait plus à dormir paisiblement. Sa maladie s'aggrava. Une nuit alors qu'il était éveillé, monsieur Muller se redressa brutalement. Il toussait et ne parvenait plus à respirer. Il faisait une insuffisance pulmonaire. Il essaya de pousser le bouton pour appeler l'infirmière de garde, mais il n'y parvint pas. Monsieur Wagner le regarda, mais ne l'aida pas. Monsieur Muller devint tout bleu et mourut étouffé sans que son voisin ne s'en inquiète. Au matin, l'infirmière vint pour faire leur toilette. Elle trouva monsieur Muller sans vie dans son lit. Elle releva le drap blanc sur son visage et emporta sa dépouille. Quelques heures plus tard, monsieur Wagner tout content demanda à être placé à côté de la fenêtre. Les infirmières l'installèrent où il voulait. Dès qu'elles furent sorties, il se releva avec beaucoup d'efforts pour regarder à l'extérieur. À sa grande surprise, il découvrit que la fenêtre ne donnait pas vue sur un parc, mais sur la façade d'un autre bâtiment qui était bien laid !

Cette histoire comique illustre combien il est ridicule d'être jaloux d'autrui. Les frères de Joseph étaient envieux du manteau que leur père lui avait donné. Cette jalousie les mena presque au meurtre. Ils jetèrent Joseph dans un puits et le vendirent à des esclavagistes. Leur action ne leur apporta pas d'avantage de joie ou de bénédictions. Ils se rendirent odieux à l'Éternel et leur père sombra dans une grande tristesse, non-propice à une meilleure relation avec eux. La jalousie n'amène rien de bon dans nos vies. Elle génère des querelles et de l'amertume. Voilà pourquoi l'apôtre Paul dit en Romains 13.13: **« Gardons-nous des orgies et de l'ivrognerie... des vices, des querelles et de la jalousie. »** Jacques le dira ainsi: **« D'où viennent les conflits et les querelles parmi vous? Ils viennent de vos passions qui combattent sans cesse au-dedans de vous. Vous désirez quelque chose, mais vous ne pouvez pas l'avoir et alors vous êtes prêts à tuer. Vous avez envie de quelque chose, mais vous ne pouvez pas l'obtenir et alors vous vous lancez dans des querelles et des conflits. Vous n'avez pas ce que vous voulez, parce que vous ne savez pas le demander à Dieu. »** (4.1-3) Un frère ou un ami a-t-il reçu quelque chose que vous aimeriez recevoir, mais que vous ne parvenez pas à acquérir? Si oui, quelle est votre réaction? Quels sentiments sont au fond de votre cœur? Ressentez-vous de la joie pour lui ou vos désirs vous plongent-ils dans la jalousie et les critiques? L'homme de Dieu se réjouit des bénédictions de son prochain et fait connaître au Seigneur les désirs de son cœur. Il garde confiance en Dieu en toutes circonstances.